

tacherai de nouveau, et je n'ai besoin de personne pour cela.

Le forçat se replongea dans son mutisme. De temps à autre des paroles sourdes, inintelligibles, expiraient sur ses lèvres livides. La cruauté froide de son adversaire commençait à le stupéfier.

Cependant, malgré le combat qui se passait en lui, sa farouche énergie avait le dessus dans cette âme rudement trempée.

—Non ! non ! non ! fit-il, j'aime mieux mourir !

Le colonel resta impassible, poursuivit son repas et, lorsqu'il l'eut achevé, se leva en faisant signe au domestique de tout emporter.

Puis il alluma un cigare, et d'une voix très calme, sans ironie :

—A demain, Genaro, dit-il. Si tu es décidé à me rendre mes papiers, tu appelleras.

Deux minutes après, l'horreur de la nuit ténébreuse avait de nouveau envahi la cave. Le forçat était retombé dans son isolement, n'ayant à s'adresser qu'à sa conscience.

La rage dans le cœur, le blasphème à la bouche, il secoua sa tête avec une fureur infernale et heurta le mur, en poussant un cri de douleur.

Pendant une heure, cet accès de rage et de désespoir ressembla, dans sa violence, à un paroxysme épileptique. Genaro se mordait les mains jusqu'aux sangs, s'arrachait les cheveux, écumait, maudissait Dieu et les hommes.

Petit à petit ses forces le trahirent. Enfin sa tête retomba sur sa poitrine, comme si ses épaules eussent été incapables de la porter. Alors il sentit tout son corps s'alanguir. Ses yeux se fermèrent malgré lui. Des ombres flottèrent sur son front. Il se coucha de son long.

Chose extraordinaire : il n'éprouvait plus les tiraillements de la faim, les brûlantes chaleurs de la soif ; mais ses paupières s'appesantissaient et sa peau devenait très moite.

Il lui sembla que son cerveau se vidait et presque aussitôt après se peuplait d'images sinistres qui entraient en mouvement. Des fantômes se dressèrent devant lui, prenant des proportions épouvantables.

Il voulut se soustraire à cette obsession ; mais une force inéluçable, tenait ses sens enchaînés.

Cela dura plusieurs heures.

A la fin, Genaro comprit, dans toute sa terrible réalité, le sort qui l'attendait.

S'exposerait-il, un instant de plus, au retour de ces affreuses visions ? Non ! Le supplice était trop cruel ! La mort immédiate eut été cent fois, mille fois préférable.

Il était vaincu. Ses adversaires l'emportaient. Il n'avait plus qu'à leur demander grâce sur-le-champ, sans perdre un instant. Ah ! cette faim, cette soif déchiraient ses entrailles et le rongeaient.

Il essaya de se lever pour atteindre la corde. A plusieurs reprises il retomba lourdement sur le sol, tant il était incapable de se tenir sur ses jambes.

Enfin, un effort suprême lui permit de s'appuyer au mur et de se dresser debout. Il leva la tête : la corde pendait au-dessus de lui, mais il ne pouvait y arriver. Il se mit sur la pointe des pieds, tendit le cou et tomba.

Dix fois il recommença ; et d'instant en instant la faim, la soif augmentaient, excitant des vertiges.

Une longue demi-heure se passa de la sorte.

—Sauvé ! cria-t-il tout à coup.

D'un bond prodigieux, désespéré, il avait, en effet, saisi la corde et la tirait avec frénésie.

La voûte obscure qui dominait sa tête et pesait sur lui gémit en prolongeant ses lugubres échos.

Puis il y eut un silence sépulcral.

Genaro attendait, éfaré, et déjà la mort commençait à briller d'un éclat vitreux dans ses yeux immobiles.

Un flot de vent s'engouffra enfin dans la voûte, qui résonna. Une lumière parut ; des pas très lents se succédèrent.

Bientôt le faussaire vit devant lui le colonel, les bras croisés :

—Que veux-tu ?

—J'ai faim, j'ai soif, je me meurs, grâce, dit le forçat en étendant les bras avec un geste suppliant.

—Tu connais mes conditions.

—Oui. Je suis sans défense contre vous.

—Eh bien ?

—On m'a offert un demi-million pour ces papiers.

—C'est possible. Je t'offre encore plus.

—Encore plus !

Les yeux du misérable se rallumèrent d'une flamme avivée par la convoitise.

—Encore plus, en effet. La vie vaut plus d'un demi-million.

—La vie ! vous ne m'offrez que la vie ?

—Rien que la vie, et c'est peut-être trop.

—Et, si je préfère la mort ?

—Cela te regarde.

—Vous ne gagnerez rien à ma mort.

—Tu y perds tout, misérable. D'ailleurs je n'ai pas à discuter avec toi.

—Le duc de Balboa possède une fortune colossale. Elle m'appartient si je le veux.

—Ou ces papiers seront à moi ou tu mourras. Genaro poussa un profond soupir.

—Mourir ! rugit-il.

Le colonel ne répondit pas et, sans desserrer les bras, attacha un regard de mépris sur le scélérat.

Genaro le contempla, farouche, égaré.

—Je mourrai donc, dit-il.

Le colonel haussa les épaules, et, emportant la lumière, disparut.

Genaro lança un nouveau cri de rage, blasphéma, se tordit les mains, secoua tout son corps, se jeta contre le mur, se traîna jusqu'à la porte de fer, se heurta de tout son poids, comme un lion qui essaie vainement de briser les barreaux de sa cage, et s'effaissa, épuisé, évanoui.

Lorsqu'il eut repris ses sens, il revint à la place qu'il avait occupée d'abord, rampant péniblement, et, de temps à autre, se soulevant, s'adossant au mur pour retrouver la corde qu'il ne pouvait apercevoir dans les ténèbres.

—Ah ! gémit-il, la fatalité m'accable. Avoir là sous la main une fortune immense, et au moment où j'allais la saisir, devoir la laisser échapper ! Ah ! faim maudite !

Il poussa un nouveau gémissement, comme s'il avait été transpercé par un glaive.

Tout à coup il demeura immobile ; une tranquillité absolue avait succédé à son exaspération. Quelqu'un qui l'aurait considéré, en ce moment, l'aurait vu sourire, et aurait aperçu, avec étonnement, un nouveau rayon de vie errer sur son front livide.

Il venait de heurter la corde du haut de la tête :

—Bah ! dit-il, que peuvent-ils faire de ces papiers, si l'héritière de la duchesse de Balboa n'existe plus ? C'est elle qu'il faut retrouver ! Je la retrouverai ! Oui, soyons libre d'abord... et alors... nous verrons.

Il se mit à rire d'un rire effrayant.

—Ah ! vous me croyez vaincu ! dit-il.

Ses mains se cramponnèrent convulsivement à la corde ; il s'y suspendit de tout le poids de son corps, et ses yeux interrogèrent anxieusement le fond du souterrain.

IV.—UN PREMIER RAYON DE LUMIÈRE

—Là, près de la fenêtre, dans ce fauteuil, au bon soleil qui n'est pas trop vif ! Tu verras le ciel sans nuages ! Tu regarderas les jardins qui commencent à verdoyer ! Songe donc ; il y a six jours que tu es alité ; dès que tu seras tout à fait bien, nous irons à la campagne, n'est-il pas vrai ?

—Où tu voudras, Ana ! Tu es si bonne !

—Je t'aime, voilà tout. N'est-ce pas naturel. Tu es mon père !

Et la jeune fille embrassa le duc de Balboa.

Rosita, obéissant au geste de sa maîtresse, avait roulé le fauteuil à l'endroit désigné.

Le duc, appuyé sur l'épaule de sa fille, se dirigea lentement vers la fenêtre.

Il était hors de danger, mais débile, pâle, ayant passé six jours entre la vie et la mort.

Lorsqu'il fut assis, don Alexandre laissa errer machinalement son regard au dehors.

Anita fit signe à la soubrette de s'éloigner, et, la main droite sur le bras du fauteuil, elle resta debout, silencieuse.

Plusieurs minutes s'écoulèrent.

—Viens, Ana, dit enfin le duc, assieds-toi là

près de moi, je veux te voir ! Oh ! quand on a été si près du tombeau, on éprouve une joie inouïe à revenir à la vie, surtout lorsqu'on a une fille comme toi...

La jeune fille alla prendre un tabouret et prit place aux pieds de son père, le menton appuyé dans la main, et souriante de bonheur.

—Oh ! je suis bien contente, dit-elle, maintenant que tu entres en convalescence.

Le duc posa sa main sur la tête de sa fille.

—Tu m'aimes bien, n'est-ce pas ? dit-il.

—Pourquoi me faire toujours la même question ? répondit-elle. Une fille peut-elle ne pas aimer son père ?

Les yeux du duc demeuraient attachés sur les prunelles de la jeune fille, comme s'il eût voulu interroger le fond de cette âme si pure.

—Dis-moi, reprit-il avec hésitation ; si, par un de ces coups inattendus de la fortune, je me trouvais ruiné, complètement ruiné, m'aimerais-tu encore autant qu'aujourd'hui ?

—Je t'aimerais davantage, car un père malheureux a besoin de plus d'affection que les autres.

Le duc serra la main de sa fille avec effusion.

—Pourquoi me demandes-tu cela, père ? questionna-t-elle avec un mouvement de surprise.

Une larme monta à la paupière du duc.

—Tu ne sais pas, ma chère Ana, ce que c'est que l'adversité. Mais elle est souvent voisine de l'opulence. Tel qui possède aujourd'hui des richesses considérables peut les perdre subitement et tomber immédiatement comme un arbre vigoureux qu'abat un ouragan. Tu es aujourd'hui entourée de tout ce que tu désires, mais tout cela peut disparaître.

Anita fit un geste d'indifférence.

—Que m'importe, dit-elle, s'il me reste ton attachement, mon père. Je n'ai pas d'ambition, tu le sais. Si tu étais malheureux, pauvre, je travaillerais pour toi ! Le travail ne déshonore personne.

—Sans doute, mais...

—Ecoute ; je t'ai déjà demandé pourquoi tes pensées suivent ce cours étrange. Y aurait-il en réalité quelque menace d'infortune pour toi ? As-tu perdu à la Bourse ?

—Non ?

—Alors...

—Parlons d'autre chose...

—Et tout de suite, car tu as des idées noires. J'ai hâte de t'emmener à la campagne. Nous y serions si bien, toi, moi, et...

—Et Horace, n'est-ce pas ?

—Tu m'as devinée. Impossible d'avoir le moindre secret pour toi. Aussi bien je n'en veux pas avoir, tu le sais. Eh bien, oui, Horace ; je l'aime de plus en plus. Sais-tu que, pendant ta maladie, il est venu trois fois par jour prendre de tes nouvelles... Ah ! à propos ! Connais-tu le docteur Monterey ? Tu es donc brouillé avec lui ? Je l'ai fait demander, Horace est allé chez lui. Il a refusé de venir.

—Monterey ! répéta le duc... Non, je ne connais aucun médecin de ce nom.

—Tout Madrid parle de lui. Les journaux sont pleins de ses aventures, qui sont bien plus curieuses que celles de bien des héros de roman. Quand tu étais, il y a trois jours, dans un état très grave, au dire des médecins qui t'ont soigné, très alarmant, surtout pour moi, j'ai écrit à ce docteur Monterey : il ne m'a pas répondu. J'ai prié Horace de le voir : il l'a éconduit. C'est étrange.

—Et lui a-t-on dit mon nom ?

—Sans doute. Horace ne comprend rien à cette obstination. Ce docteur extraordinaire lui a dit qu'il ne faisait pas de visites aux riches.

Le duc garda le silence. Sa tête s'était rejetée en arrière et ses yeux s'étaient fermés.

Anita, le voyant s'assoupir, se leva, prit un livre sur la table, s'assit sur un canapé et se renferma elle-même dans le mutisme.

Don Alexandre paraissait dormir.

En ce moment, Rosita entra ouvrit la porte. Remarquant le sommeil du duc, elle n'osa pas s'approcher et attendit que le regard de sa maîtresse rencontrât le sien.

—Qu'y a-t-il ? dit enfin Anita, lorsqu'elle aperçut la soubrette.

—M. Horace Stone est dans l'antichambre.